

Traversées

Karine Glorieux

Number 108, Winter 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14262ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Glorieux, K. (2006). Traversées. *Moebius*, (108), 83–89.

KARINE GLORIEUX

Traversées

Neuf heures.

Dimanche matin. Aux abords de la route, un panneau avertit les conducteurs : Vérifiez vos freins. Le tapis d'asphalte ressemble à des montagnes russes dont les derniers rails donneraient cette sensation tant recherchée par les amateurs de manèges : la chute libre, l'impression de tomber, la peur de tomber, le cœur qui éclate, les astronautes vivent ça constamment quand ils sont en orbite, ils en vomissent, mais les amoureux de montagnes russes, eux, savent que ça ne durera que quelques savoureuses secondes, ils en jouissent. En bas de la pente, le fleuve s'étale, impassible. Vérifiez vos freins. En haut de la pente, un cycliste s'applique à répondre à l'ordre impérieux. À ses côtés, celle qui semble être sa partenaire prend une gorgée d'eau, qu'elle recrache ensuite par terre, elle a vu ça à la télé, ça lui donne l'impression d'être une championne olympique. Une vieille Oldsmobile déginguée passe à toute vitesse à côté d'eux, crachant un jet de fumée grisâtre. Le cycliste lâche un Ostie de chauffard que l'automobiliste n'entendra jamais. Quelques secondes plus tard, une Dodge Caravane rouge vin dépasse les deux sportifs, tranquillement, prudemment, comme si le conducteur craignait cette race étrange d'êtres aux cuissards satinés, la tête rendue semblable à celles d'extraterrestres par le port d'un casque de plastique aux couleurs fluorescentes.

Neuf heures cinq.

LUI – Écoute...

ELLE – Non. Même si on en discute pendant des

heures, ça changera rien. J'ai pas le goût. Pis en fait, c'est même pas une question de goût, c'est une question de dégoût. Descendre, ça va. Mais qui dit descente dit remontée. Et si je monte une autre côte, je te jure, je serai plus jamais capable de grimper sur un vélo.

LUI – Mais on s'était dit, avant de partir, qu'on irait jamais en bas de cent kilomètres par jour pis qu'on...

ELLE – O.K. Mais c'était théorique, tout ça. C'est facile de pédaler des kilomètres et des kilomètres en pensée, surtout quand on est en train de digérer un bon repas en buvant un cinquième verre de vin. Sauf que dans mon rêve à moi, il y avait pas autant de côtes.

LUI – Pis t'avais le vent dans le dos pis un moteur accroché à ton vélo ?

ELLE – Non, mais j'avais des petits anges grassouillets qui me tiraient à toute vitesse vers la prochaine pizzeria du coin, cent kilomètres plus loin.

LUI – C'est bon. Mais là, on est dans la réalité, pis le bateau va arriver dans quelques minutes. Faudrait y aller si on veut prendre le traversier pis faire le tour de l'île cet avant-midi.

ELLE – Je te le répète : y aller, ça me dérange pas. C'est avec le retour que j'ai un problème. En plus, il fait déjà chaud, pis ça, ça veut dire qu'on va encore suer comme des porcs. Pis où on va coucher, en revenant ? Il y a un petit bed and breakfast que j'ai...

LUI – Voyons donc ! Un bed and breakfast. On est pas des bourgeois. Pis je te rappelle qu'on a une tente.

ELLE – Ouais. Une tente. C'est super romantique, une tente.

LUI – Aye, princesse, on fait du cyclo-tourisme, pas du voyage-tout-inclus-drink-fourni-aux-demi-heures. Bon. On y va ?

Neuf heures douze.

Une vieille Oldsmobile est garée sur l'accotement, à côté du fleuve. Appuyé contre la carrosserie, un couple enlacé, très photogénique, contemple l'eau sans dire un mot. De loin, on a l'impression, grâce au décor – le couple amoureux, les

rayons chatoyants du soleil sur les vaguelettes et l'île en arrière-plan —, d'avoir affaire à une publicité touristique. La jeune femme ne serait sans doute pas d'accord, elle qui, chaque matin, se dévisage dans le miroir en se disant que, vraiment mais vraiment, vieillir ne lui va pas bien. Pourtant, elle a le charme de celles qui approchent de la quarantaine, pas un charme fou, non, mais une beauté emplie, disons, de l'expérience de la trentaine. Elle ressemble à ce type de femmes qui lisent *Châtelaine* et qui n'aiment pas cuisiner. Lui, c'est différent. Il est beau, mais naturellement, sans y penser. Il a l'air nonchalant de ceux qui ne prendront jamais de responsabilités.

Le couple enlacé contemple l'eau. Deux cyclistes passent à toute vitesse à côté d'eux, mais ils ne les voient pas, ils sont trop occupés à ne rien dire ensemble, trop habitués par le vacarme de leur vide intérieur.

Neuf heures dix-huit.

— Aye, pourrais-tu la repasser encore ?

— Encore ! Voyons, my love, t'exagères !

— Oh, s'il te plaît mon bébé ! Juste une dernière fois.

— O.K., O.K. Une dernière fois.

De la Dodge Caravane rouge vin sagement rangée dans la file des voitures se préparant à monter à bord du traversier, on entend jaillir le son d'une chanson populaire des années quatre-vingt. *Last night I dreamt of San Pedro / Just like I'd never gone, I knew the song*. Côté passager, une fringante demoiselle, elle s'appelle sans doute Julie, se dandine au rythme de la musique. *All of nature wild and free / This is where I long to be / La Isla Bonita*. Le conducteur, Marc — à moins qu'il ne se nomme François, ou Éric, qui sait ? —, est tout exalté par les sautilllements rythmés de sa Julie. Le numéro dure quelques minutes. Dès la dernière note, Julie s'immobilise.

— Encore !

— My love, t'exagères ! On était supposés attendre d'être dans le bateau, tu sais, comme il y a dix ans.

Dix ans plus tôt, jour pour jour, les passagers de la Dodge,

alors des adolescents n'ayant pas encore les moyens de se payer un pareil véhicule, avaient pris le même traversier, mais en sens inverse. Ils avaient, lors de la traversée de sept minutes trente-huit secondes, profité de l'occasion et du décor romantique – vous savez, les rayons chatoyants du soleil sur les vaguelettes et l'île en arrière-plan – pour laisser libre cours à leur désir, et avaient soudé leurs lèvres en un long French kiss baveux. Le premier baiser. S'ils avaient disposé de trois minutes vingt-quatre secondes de plus, ils auraient peut-être pu passer à des choses plus sérieuses, puisque c'est trois minutes vingt-quatre secondes qu'il avait fallu au jeune homme pour atteindre l'orgasme lors de leur première relation sexuelle complète, deux semaines plus tard. Mais le baiser avait été long, comme il se doit lors d'un premier baiser, et le bateau avait atteint la rive avant même que les amoureux n'aient eu le temps de penser à autre chose qu'à la façon adéquate de tourner leur langue plus de sept fois dans la bouche de l'autre.

Il leur avait donc paru on ne peut plus logique, pour fêter l'anniversaire de ce mémorable baiser, de prendre à nouveau le bateau. Tout en écoutant le hit qui avait marqué l'été de leur rencontre, au chic camping de l'île – vers à vendre, roulottes à louer, discothèque le samedi soir. Mieux, ils avaient fait un projet fou. Cette fois-ci, durant les sept minutes trente-huit secondes de la traversée, dans le confort de leur Dodge Caravane rouge vin – paiements mensuels de quatre cent cinquante-deux dollars –, ils concevraient un bébé. Sur l'air de *La Isla Bonita*.

Ils étaient sans conteste de vrais romantiques.

Neuf heures vingt-huit.

À cette période de l'année, les vacanciers envahissent l'île. Le traversier est chargé à bloc. L'hélice entame son mouvement de rotation, soulève des quantités d'eau jaunâtre. À neuf heures vingt-neuf minutes, l'embarcation quitte la berge avec une minute d'avance sur l'horaire prévu.

Neuf heures trente-deux.

LUI – D'ailleurs, veux-tu me dire pourquoi tu t'es pas acheté un vélo de course, aussi ?

ELLE – Tu me l'aurais payé peut-être ? Il me semble que l'idée, c'était de faire un voyage pas cher.

LUI – Oui, mais tu vois, quand on fait du sport, il faut savoir bien s'équiper. Moi, par exemple, j'ai un vélo haut de gamme. Quand je suis dessus, même en montant une côte, j'ai l'impression que ça avance tout seul. Toi, t'es même pas encore partie que tu...

ELLE – O.K., coach, je le sais que ton bicycle est meilleur que le mien. Mais tu trouves pas qu'il est un peu tard pour discuter de ça ? Ça fait trois jours qu'on est partis.

LUI – Mais si t'avais eu un vélo un peu plus léger, comme le mien par exemple... Aye, je te jure, on jetterait mon vélo dans le fleuve pis il flotterait jusque chez nous. Alors que le tien, il calerait en deux secondes. Pas étonnant que tu sois pas capable de faire ton cent kilomètres par jour.

ELLE – Paraît qu'il faut souffrir pour gagner son ciel.

LUI – Ben souffre, ma belle, souffre !

Neuf heures trente-trois.

De la vieille Oldsmobile monte le bruit diffus d'une radio. Le conducteur change compulsivement les chaînes, comme s'il fallait briser le silence, qui commence à durer un peu trop. Depuis leur départ, ils ont à peine échangé trois, quatre phrases insipides.

Il regarde les voitures immobilisées dans le traversier. Des enfants s'amuse à jeter des cailloux dans l'eau. Il refrène difficilement son envie d'aller jouer avec eux.

Elle l'observe tourner le bouton de la radio. Le vieil appareil fonctionne mal, ne capte que les abrutissantes chaînes populaires. D'ailleurs, constate-t-elle, la Oldsmobile, triste reflet de leur amour, est en ruine.

Neuf heures trente-quatre.

Le traversier, qui avait atteint sa vitesse de croisière, commence à ralentir. L'île approche.

Neuf heures trente-cinq.

Beautiful faces, no cares in this world / Where a girl loves a boy, and a boy loves a girl. Couché sur la banquette arrière de la Dodge Caravane rouge vin, Marc – ou Éric ou François – réprime un petit cri de plaisir. Au même moment, des milliers de spermatozoïdes fraient leur chemin à travers le long corridor utérin de la fertile Julie. Le plus rapide d'entre eux s'acoquine avec un ovule qui traînait justement par là. Éric-François-Marc a envie de se gratter les testicules. Mais il ne le fait pas, Julie trouve ça inélégant. La musique continue à jouer. *The sun would set so high / Ring through my ears and sting my eyes / Your Spanish lullaby.*

Dans neuf mois, Julie mettra au monde un garçon. L'accouchement durera douze heures quarante-trois minutes, soit environ deux cents fois le temps de l'accouplement.

Neuf heures trente-six.

LUI – T'étais où ? Je te cherche depuis tantôt.

ELLE – Hein ? À côté, par là.

LUI – Ah bon. Donc, le programme de la journée, c'est de faire le tour de l'île, environ quarante kilomètres, pis de reprendre le traversier en début d'après-midi. Ça nous laissera le temps de remonter la côte, de faire encore un bon petit bout pis de...

ELLE – Aye ! Regarde, sur le fleuve. C'est pas une baleine ?

LUI – Voyons donc. Il y a pas de baleines dans... Aye. Non. Sur l'eau. C'est... On dirait ton vélo !

ELLE – Mon vélo ? Ah. Tiens. C'est vrai. Il flotte bien pour un vieux dix vitesses.

LUI – T'as... T'as pas ? Non. T'aurais pas fait ça...

ELLE – Je pense qu'on va être obligés de finir la run en autobus, coach. À moins que je prenne un taxi pis que tu me rejoignes à la pizzeria du coin. Je te garderai une bière au frais.

Neuf heures trente-sept.

La passagère de la Oldsmobile éteint la radio, laissant la phrase du journaliste en suspens : *Mais, selon vous, Céline a-t-elle vraiment...* Elle se tourne vers celui qui, à ses côtés, se tait depuis si longtemps. Elle a envie, soudain, de lui avouer son impression de s'être trompée d'existence. Elle doit lui parler, oui, maintenant. Il ouvre la bouche, il a aussi des choses à lui dire.

— Tu. Tu voulais me dire quelque chose ? Je. Non ? On dirait que t'allais dire quelque chose.

— Euh. Oui. Je. Non. Laisse faire. Mais toi, j'ai eu l'impression que ?

— Non, non.

Le moteur du traversier s'éteint. Le silence emplit à nouveau la Oldsmobile. Désormais, elle en est certaine, entre elle et lui, il n'y a plus qu'une immense solitude. Elle voudrait hurler. Ils se taisent.

Neuf heures trente-neuf.

Le traversier accoste à l'extrémité du quai, avec deux minutes de retard. Sur le bord de la route, un vieil homme propose ses services de guide. Le flot de voitures le dépasse sans le remarquer. Une femme, à pied, lui demande :

— Vous savez où je peux trouver une pizzeria ?

— Sur le continent, madame, en haut de la côte. Sur l'île, vous trouverez rien.

La jeune femme soupire.